

Jacques Klajnberg

Jacques a dit

Collection L'Épice des Mots

Propos recueillis par Anaïd Sayrin

epicedesmots.com

III

(...)

Comme il est beau, ce village... Ozoir-la-Ferrière, mille habitants environ à l'époque, des petits pavillons disséminés et entourés d'une forêt qui courait jusqu'à Roissy-en-Brie à quatre kilomètres de là. Autour de la petite route de terre battue bordée d'herbe et de bosquets fleuris qui menait jusqu'à la mairie, on trouvait une école, un café, une boulangerie, un réparateur de vélo et un autre café qui faisait aussi cinéma. La seule route goudronnée menait jusqu'à la gare. Comme dans tous les petits villages paisibles de France, il y avait aussi une église catholique, mais Ozoir avait la particularité d'avoir aussi deux églises orthodoxes. La moitié des habitants étaient français de souche, mais l'autre moitié était composée en partie de juifs et de deux ou trois cents Russes. C'étaient mes copains, j'avais passé tant de temps à jouer avec eux que j'avais fini par comprendre leur langue. À côté de la mairie d'Ozoir, il y avait aussi le château des Agneaux, qui s'élevait au bout d'une longue allée bordée d'arbres, traversant une grande pelouse vert tendre. Au centre du bâtiment au toit recouvert de tuiles

sombres, une petite tour s'élevait un peu plus haut, en forme de triangle, comme une coiffe posée sur sa façade blanche, ornée par endroits de briques rouges, où les nombreuses fenêtres s'alignaient à intervalles réguliers. Notre petite maison était située à l'exact opposé. Au bout de la route de terre battue qui traversait le village se trouvait un château. C'était là que la *Kommandantur*, la garnison allemande, s'était installée.

Le chemin qui reliait notre terrain en presque ligne droite jusqu'à la *Kommandantur* faisait à peu près deux kilomètres et demi. Il traversait tout Ozoir. Ce jour-là, les gens qui étaient sortis sur le pas de leur pavillon virent mon père, entouré de quatre Allemands, avancer lentement, de sa maison au château, de son refuge à son arrestation. Et cent mètres derrière eux, il y avait un môme de quatorze ans qui pleurait toutes les larmes de son corps. C'était moi. Hébété, je les suivais par automatisme, parce que je ne savais plus quoi faire, parce que je n'avais rien d'autre à faire. Je savais que ma mère n'était plus là ; à présent, on arrêtait mon père. J'étais seul, désespéré et je ne savais pas ce que j'allais devenir. Je ressens encore en moi, au plus profond de mes tissus, l'angoisse épouvantable qui m'animait, cette force qui me menait au bord de la nausée, mais me faisait marcher, comme aimanté, derrière les soldats allemands et la silhouette de mon père. Et à la

périphérie des bruits de pas de cette procession tragique et de mes pleurs, il n'y avait rien, rien qu'un silence total, un silence qui semblait nous avoir déjà condamnés à mort. Tout le long de ces deux kilomètres et demi, il n'y eut pas un mot, pas un mot de compassion, de solidarité, ni même un mot de haine. Rien. Je traversai ce village où avaient résonné mes rires d'enfant dans un silence total. Je ne savais pas comment interpréter le regard de ces gens qui me voyaient passer. Les comprendre n'aurait sans doute rien changé.

Et puis, enfin, quelqu'un me mit la main sur l'épaule. C'était Wilfried. Wilfried était le coiffeur du village. Le contact chaud de sa main sur moi me sortit un instant de ma sidération. « Ça ne te sert à rien de suivre ton père », me dit-il. « Tu vas te faire arrêter aussi. Viens chez moi. S'il y a du pain pour moi, il y en aura aussi pour toi. »

Je n'avais pas encore atteint le château. Je posai mon regard encore une fois sur le dos de mon père qui s'éloignait et je rentraï chez cet homme, le seul qui ce jour-là fit preuve d'humanité. Mon père était arrêté. Le parcours normal, après avoir été interpellé pour le simple fait d'être juif, était d'être envoyé au camp de Drancy. De là, les Nazis formaient un groupe de mille personnes qu'ils entassaient dans des wagons à bestiaux en direction de la Pologne, vers le sinistre camp

d'Auschwitz où tous devaient être exterminés. Mais dans la prison d'Ozoir où mon père fut enfermé, il se passa quelque chose que personne ne vit venir. Le commandant de la garnison qui avait ordonné sa capture fut sommé d'aller combattre sur le front russe. Peu de temps après, il fut remplacé par un officier autrichien. À son arrivée, celui-ci lut sur le rapport qu'un prisonnier attendait en cellule qu'on se penche sur son cas. Il demanda à ce qu'on le lui amène. Ce prisonnier, c'était mon père.

« Vous êtes là pour quoi ? demanda-t-il.

- Je suis là parce que je suis juif.

- Et quoi d'autre ?

- Et rien d'autre, c'est uniquement parce que je suis juif. »

L'officier contempla mon père quelques instants. Qui sait ce qu'il se passa à ce moment-là dans son esprit. Mais il finit par rompre le silence.

« Rentrez chez vous et restez à la disposition des autorités militaires. »

Après quatre jours de prison, mon père débarqua chez Wilfried. Il s'était tout de suite douté que je devais être chez le coiffeur. Il m'est impossible de décrire la joie que ce fut, pour lui, pour moi, de nous retrouver. Le bonheur et la détresse s'y

mêlaient, inséparables. Mais du fond des enfers dans lesquels j'étais tombé, je pouvais à nouveau respirer. Mon père, quant à lui, qui quatre jours plus tôt avait les cheveux bruns, revenait la tête entièrement blanche.

J'appris cependant à ne jamais faire d'amalgame, à ne jamais clamer haut et fort « Tous pourris ! » ou « Tous gentils ! ». Ça ne se passe jamais comme ça. La vie de mon père fut sauvée par un officier autrichien. Il y avait des Allemands abjects, il y avait des Allemands qui combattaient l'hitlérisme et qui se sont retrouvés dans des camps. Il y avait ceux qui faisaient ce qu'ils pouvaient. C'est ainsi que le monde est fait. J'appris ce jour-là à dire : « Ce n'était pas tout le peuple allemand. »

V

(...)

Elle avait bien changé, évidemment. Elle avait de longs cheveux bruns, légèrement ondulés et un sourire éclatant. J'entendis déjà ce jour-là son rire cristallin si célèbre qui me fit et me refit chavirer. En quelques secondes, je tombai amoureux d'Annette. Et ce sentiment ne me quitta plus jamais.

Il fallait que je passe à l'action. Sans me dégonfler, je décidai de l'aborder :

« Je ne sais pas si tu me reconnais, mais tes parents sont des amis de ma famille. On est allés dans la même école, rue des Maronites. On a un peu joué ensemble. Je suis Jacques Klajnberg.

- Ha, c'est toi !

- Est-ce que tu veux aller au cinéma avec moi, dimanche ? »

Elle avait accepté. Cette nuit-là, je ne rêvai que d'elle. J'attendais impatiemment ce rendez-vous : l'idée de la revoir me faisait sautiller le cœur et me remplissait d'une joie que je n'avais encore jamais connue. Je me méfiais cependant de sa

réaction : il était impossible de savoir si elle avait ressenti pour moi la même chose. Le jour de notre rendez-vous, je demandai à un de mes copains de m'attendre quelque part : « Si ça marche, tu fais ce que tu veux », lui avais-je dit. « Mais si ça ne marche pas, je viendrai te rejoindre et on ira au cinéma tous les deux. ». J'avais donné rendez-vous à Annette à côté du métro Belleville. Mais lorsqu'elle arriva, mon bonheur se fissa un peu : elle n'était pas seule. Une de ses amies l'accompagnait. Sa présence me mit en colère et je lui jetai : « J'ai pris rendez-vous avec toi, pas avec ta copine ! ». Notre premier rencard avait tourné à l'échec. Je lui donnai un autre rendez-vous la semaine suivante, et je partis retrouver mon ami qui m'attendait un peu plus loin. Je lui ai demandé, plus tard, pourquoi elle n'était pas venue seule ce jour-là. « J'étais timide », a-t-elle répondu. « C'était mon premier rendez-vous avec un garçon. Je ne savais pas comment m'y prendre. »

Elle est revenue seule la semaine d'après. Et notre vie a commencé là, dans le 20^e arrondissement de Paris. Nous apprenions à nous connaître. Nous étions tous les deux passionnément engagés dans des organisations de jeunesse communistes : nous nous retrouvions tous les soirs pour militer, puis je la raccompagnais dans l'impasse Dhéron où elle habitait. À cette époque déjà, une dizaine d'autres garçons lui

tournaient autour, et certains étaient très beaux. Il me semblait d'ailleurs que j'étais le plus moche de tous. Je n'avais rien, je n'avais pas de moyens, et je ne pouvais pas bien m'habiller. Mes pauvres guenilles me paraissaient bien peu reluisantes par rapport au fameux Jacques Claquette, que nous appelions comme ça puisqu'il dansait les claquettes. Il éblouissait toutes les filles avec son talent et j'étais persuadé qu'il finirait par me piquer Annette. Pourtant, malgré tous ces gars, malgré les claquettes, Annette est restée à mes côtés. Je n'ai jamais compris ce qu'elle me trouvait. Quand je lui demandais, elle me répondait : « Parce que toi, je t'aime. »

J'ai embrassé Annette pour la première fois un soir, après une réunion de notre groupe communisant rue Julien Lacroix, toujours dans le 20e arrondissement. Doucement, j'ai posé mes lèvres sur les siennes. Nous étions tous les deux d'une grande naïveté et d'une grande timidité, nous ne savions pas comment faire autrement. Je me souviens aussi de la première fois où nous avons fait l'amour et je n'en ai jamais oublié la date : le 21 février 1947. Certaines années, à cette date, je lui apportais des fleurs. Elle était toujours surprise de ce geste ; elle ne savait pas, peut-être, à quel point elle me rendait heureux.

Annette et moi sommes liés depuis soixante-quinze ans

maintenant et je n'ai jamais connu d'autre femme. Je n'ai aucun mérite : je le dois au hasard de notre rencontre. La distribution des cartes est hasardeuse : on tire parfois une carte qui n'est la bonne que pendant un temps, sans y être pour rien. Moi, j'ai eu la chance de tomber sur celle qui fut la bonne toute ma vie. Et j'ai fait la meilleure affaire qui soit : Annette fut pour moi une sœur, une amie, une amante, une complice, une mère. Elle fut tout, en une seule femme. Il me faudrait écrire un livre entier pour ne serait-ce que survoler sa vie dont je fus le témoin privilégié, celle d'une battante douce, intelligente et aimante. Au sortir des affres de l'horreur, je fis la rencontre la plus lumineuse et la plus importante de mon existence. En 1945, il y avait des centaines de milliers de femmes en âge de se marier. Il n'y en avait qu'une seule qui pouvait me correspondre et je suis tombé dessus, au milieu de ces juifs affamés qui essayaient de trouver un peu de réconfort. Ce jour-là, j'eus la chance de ma vie.